

DEUX COMEDIES 18° ROCOCO :Marivaux

Les fausses confidences

"Les Fausses Confidences", comédie en trois actes, fut représentée au Théâtre-Italien le 16 mars 1737 avec un succès fort mitigé, sept ans après "Le Jeu de l'amour et du hasard". Avec cette dernière, elle est considérée comme un des chefs- d'oeuvre de Marivaux et a une place de choix dans le répertoire de la Comédie- Française.

Un intrus chez Araminte

Dorante, un jeune homme qui n'a point de bien, est amoureux de la riche veuve Araminte. Conseillé par son valet Dubois, il se fait engager comme secrétaire par cette femme malgré l'opposition de la mère de celle-ci, Mme Argante. Dubois commence ses manigances auprès d'Araminte en lui recommandant de se débarrasser de Dorante, follement amoureux d'elle. Araminte va devoir lutter entre sa compassion pour Dorante qui, à son insu se transforme en amour, et ses intérêts qui l'invitent à suivre l'avis de sa mère. Un portrait d'Araminte, mis exprès chez Dorante et prétendument découvert par Dubois, instruit tout le monde de l'amour de Dorante. Araminte se plaint à Dubois de son zèle mais est obligée de prendre une décision, car elle ne peut garder un secrétaire amoureux. Pressée par ces circonstances artificiellement créées, irritée des instances de sa mère, qui envisageait pour elle un mariage brillant, elle se décide à "faire la fortune" de Dorante en l'épousant malgré leur différence sociale.

Une comédie légèrement grinçante

Cette pièce très subtile offre deux intérêts majeurs : le premier ressortit au thème si souvent traité de la "surprise de l'amour". On suit, pas à pas, le comportement de la jeune veuve Araminte que Dubois oblige quasiment à tomber amoureuse . Le rôle de Dubois est loin d'être innocent : il use avec jubilation de son intuition psychologique et de son pouvoir de persuasion. Sous couvert d'aider Araminte de ses avis, il la pousse par ses "fausses confidences" dans ses derniers retranchements. Dorante, complice de Dubois, pourrait être confondu avec un simple coureur de dot si ses inquiétudes et l'aveu final qu'il fait à Araminte de leur supercherie ne le lavaient de ce soupçon. Le second intérêt de la pièce relève d'une étude des mœurs d'une société en mutation, non dénuée de certains traits de satire. Nous sommes chez une femme riche qui envisage de se marier pour éviter un procès. Chacun songe à soi. Marion, la camériste sacrifiée, doit renoncer avec le sourire à son beau rêve d'épouser Dorante pour ne pas perdre sa place. L'intérêt personnel régit tous les actes.

Extraits :

Acte 1, scène 14

DUBOIS-. Si je le connais, Madame ! si je le connais ! ah ! vraiment oui ; et il me connaît bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se détournait, de peur que je ne le visse ?

ARAMINTE-. Il est vrai, et tu me surprends à mon tour. Serait il capable de quelque mauvaise action, que tu saches ? Est-ce que ce n' est pas un honnête homme ?

DUBOIS-. Lui ! il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre, il a, peut-être, plus d'honneur à lui tout seul que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh ! c' est une probité merveilleuse ; il n'a peut-être pas son pareil.

ARAMINTE Eh ! de quoi peut-il donc être question ? D' où vient que tu m' alarmes ? En vérité,j' en suis toute émue.

DUBOIS- Son défaut, c' est là. (il se touche le front.) C' est à la tête que le mal le tient.

ARAMINTE. - A la tête ?

DUBOIS- . Oui, il est timbré, mais timbré comme cent.

ARAMINTE. Dorante ! il m' a paru de très bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie ?

DUBOIS-. Quelle preuve ? Il y a six mois qu' il est tombé fou il y a six mois qu' il extravague d' amour, qu' il en a la cervelle brûlée, qu' il en est comme un perdu ; je dois bien le savoir, car j' étais à lui, je le servais, et c' est ce qui m'a obligé de le quitter ; et c' est ce qui me force de m' en aller encore ; ôtez cela, c'est un homme incomparable.

Acte III,scène 12

ARAMINTE. - Vous donner mon portrait ! Songez-vous que ce serait avouer que je vous aime ?

DORANTE.- Que vous m' aimez, Madame ! Quelle idée ! Qui pourrait se l' imaginer ?

ARAMINTE, d'un ton vif et naïf. - Et volà pourtant ce qui m' arrive.

DORANTE,se jetant à ses genoux. - Je me meurs !

ARAMINTE Je ne sais plus où je suis : modérez votre joie ; levez vous Dorante.

DORANTE se lève et dit tendrement. - Je ne la mérite pas cette joie qui me transporte ; je ne la mérite pas, Madame ; vous allez me l'ôter, mais n'importe, il faut que vous soyez instruite.

ARAMINTE étonnée. - Comment ! Que voulez-vous dire ?

DORANTE. Dans tout ce qui s'est passé chez vous, il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le portrait que j' ai fait. Tous les incidents qui sont arrivés partent de l' industrie d' un domestique qui savait mon amour, qui m' en plaint, qui, par le charme de l' espérance du plaisir de vous voir, m' a pour ainsi dire forcé de consentir à son stratagème : il voulait me faire valoir auprès de vous.

Le jeu de l'Amour et du Hasard, Acte I, Scène 6

1 Silvia, Dorante

SILVIA. Non, Bourguignon ; laissons là l'amour, et soyons bons amis.

DORANTE. Rien que cela ? ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

5 SILVIA, à part. Quel homme pour un valet ! Haut. Il faut pourtant qu'il s'exécute ; on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE. Parbleu, cela est plaisant, ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi, et j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA. Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE. Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons, tu as l'air bien distingué, et l'on est quelquefois fille de condition sans le savoir.

SILVIA. Ah, ah, ah, je te remercierais de ton éloge, si ma mère n'en faisait pas les frais.

10 DORANTE. Eh bien, venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, à part. Il le mériterait. Haut. Mais ce n'est pas là de quoi il est question ; trêve de badinage, c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE. Parbleu, si j'étais tel, la prédiction me menacerait, j'aurais peur de la vérifier ; je n'ai point de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, à part. Il ne tarit point ... Haut. Finiras-tu, que t'importe la prédiction puisqu'elle t'exclut ?

DORANTE. Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerais point.

15 SILVIA. Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerais rien, et moi je te le confirme.

DORANTE. Tu fais fort bien, Lisette, cette fierté là te va à merveille, et quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir ; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue, il te fallait encore cette grâce-là, et je m'y console d'y perdre, puisque tu y gagnes.

SILVIA, à part. Mais en vérité, voilà un garçon qui me surprend malgré que j'en aie ... Haut. Dis-moi, qui es-tu toi qui me parle ainsi ?

DORANTE. Le fils d'honnêtes gens qui n'étaient pas riches.

SILVIA. Va, je te souhaite de bon cœur, une meilleure situation que la tienne, et je voudrais pouvoir y contribuer ; la fortune a tort avec toi.

20 DORANTE. Ma foi, l'amour a plus de tort qu'elle, j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, à part. Nous voilà grâce au ciel en conversation réglée. Haut. Bourguignon, je ne saurai me fâcher des discours que tu me tiens ; mais je t'en prie, changeons d'entretien, venons à ton maître ; tu peux te passer de me parler d'amour, je pense ?

DORANTE. Tu pourrais bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA. Ahi ! je me fâcherai, tu m'impatientes, encore une fois laisse là ton amour.

DORANTE. Quitte donc ta figure.

25 SILVIA, à part. À la fin, je crois qu'il m'amuse ... Haut. Eh bien, Bourguignon, tu ne veux donc pas finir, faudra-t-il que je te quitte ? À part. Je devrais déjà l'avoir fait.

DORANTE. Attends, Lisette, je voulais moi-même te parler d'autre chose ; mais je ne sais plus ce que c'est.

SILVIA. J'avais de mon côté quelque chose à te dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi,

à moi.

DORANTE. Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valait.

SILVIA. Tu reviens à ton chemin par un détour, adieu.

30 DORANTE. Eh non, te dis-je, Lisette, il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA. Eh bien, soit, je voulais te parler de lui aussi, et j'espère que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est ; ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion, il faut qu'il ait du mérite puisque tu le sers.

DORANTE. Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple ?

SILVIA. Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire ?

DORANTE. Voilà encore de ces réponses qui m'emportent ; fais comme tu voudras, je n'y résiste point, et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

35 SILVIA. Et moi je voudrais bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter, car assurément, cela est singulier !

DORANTE. Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, à part. Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds ! En vérité, cela passe la raillerie. Haut. Adieu.

DORANTE. Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA. Adieu, te dis-je, plus de quartier ; quand ton maître sera venu, je tâcherai en faveur de ma maîtresse de le connaître par moi-même, s'il en vaut la peine ; en attendant, tu vois cet appartement, c'est le vôtre.

40 DORANTE. Tiens, voici mon maître.

PROJET DE COMMENTAIRE SUR CE » jeu'

Introduction :

Marivaudage, biographie de Marivaux, présentation de l'œuvre, problématique, annonce du plan.

I. Scène de marivaudage : le jeu du langage

1) La légèreté

Paradoxal au x thèmes (lourds) :

- rang dans la société : « condition » x 4, « maternité »

Refus catégorique de Silvia :

- refus de l'amour « laissons-là l'amour »

- serment « j'ai juré »

Mais légèreté par la désinvolture de Dorante :

- rire : « ah ! ah ! ah ! » pour un passage censé être lourd

- les deux répliques se reprennent « venge t'en sur la mienne ! »

- interjection « eh ! bien ! »

- reprise sur le thème de l'amour

2) vivacité et comique

- répliques courtes, s'enchaînent vite

- questions / réponses

- apartés

- jeu de sens : diaphore « quitter » donc un jeu sur la polysémie des mots ce qui est typique au marivaudage

3) interaction entre les deux personnages

- multiplication des obstacles ce qui renforce l'amour
- compassion de Silvia pour Dorante « tous les biens du monde »
- Silvia accepte le discours amoureux en reprenant des termes renvoyant à l'amour en fin de réplique

II. Silvia : la découverte du trouble

1) Focalisation sur Silvia

- apartés : sur ses émotions ses sentiments
- elle bouge sur scène : tente de partir 4 fois mais reste finalement à cause de l'arrivée d'Arlequin
- importance des termes qui renvoient à elle : « me surprend », « que j'en aie » etc...

2) Progression de la scène

Silvia et Dorante sont censés obtenir des informations sur leur « maître » respectif

- la scène est construite de manière musicale : fugue, poursuite
- Dorante la rappelle en reprenant les phrases de Silvia
- Gestes

3) Apprentissage de la complexité

- moment où ils se rencontrent : ils ont la même chose à demander, puis deux répliques construites sur la perte de mémoire. Ils éprouvent tous les deux le même trouble.
- « aussi »
- « tu as raison, notre aventure est unique » : effet de couple ; les deux personnages se rejoignent .

Conclusion :

Les deux personnages évoluent (trouble de Silvia, amour de Dorante). Marivaux abordent des thèmes lourds qu'il réussit à rendre légers toutefois. C'est à partir de cette scène que le trouble naît chez Silvia, sur lequel M. Orgon et Mario joueront avec leur omniscience dans l'acte II scène 11.

C'est cette subtilité extrême de la description des premiers émois amoureux qu'on a baptisée "marivaudage". Ce terme, dont la valeur péjorative est destinée à critiquer le maniérisme et l'affectation exagérée de cette analyse, définit le "créneau" étroit auquel Marivaux doit son renom actuel de moraliste et de fin psychologue.

4

Notes :

Marivaux a presque toujours écrit pour le Théâtre-Italien. Il sut ainsi redonner à cette troupe qui lui plaisait un éclat qu'elle avait perdu au début du siècle. Pour le lecteur du XX^{ème} siècle ; la troupe des "Italiens" reste indissolublement liée au nom de Marivaux, alors qu'aux yeux des amateurs du XVII^{ème} siècle, ce théâtre avait un prestige moindre que le Théâtre-Français.

Marivaux n'a donc jamais connu de succès brillant de son vivant. Ses contemporains lui reprochaient la monotonie de ses sujets, tel le marquis d'Argens qui remarquait: "il y a un défaut dans ses pièces, c'est qu'elles pourraient être presque toutes intitulées La Surprise de l'amour", et leur trop grande subtilité psychologique que Voltaire raillait en disant qu'il pesait "des oeufs de mouche dans des balances de toile d'araignée".

Marivaux a pourtant créé une forme originale d'analyse des rapports amoureux à leurs débuts. La simplicité classique s'offusquait de ce propos, "mélange le plus bizarre de métaphysique subtile et de locutions triviales, de sentiments alambiqués et de dictons populaires".

La Harpe